

Des lois pour être humain

Jean-Pierre Lebrun
André Wénin

Des lois
pour être humain

é_{ditions} èrès

Que soient ici remerciés les responsables du Sarment pour leurs invitations réitérées qui ont suscité ce dialogue improbable, ainsi que, plus directement Céline Bizet, Elena di Pede et Nicole Malinconi qui se sont chargées de la relecture attentive du manuscrit. Merci également à Thierry Florentin pour ses remarques de fin de parcours.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2142-7

Première édition © Éditions érès 2008

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	9
Qu'est-ce que la Loi ?	27
Qu'en est-il de la violence ?.....	65
Parole, vérité et mensonge.....	101
La question de l'origine.....	127
Autorité et éducation.....	161
Altérité et féminin.....	180
Pour conclure... ..	225
Ouvrages de Jean-Pierre Lebrun	233
Ouvrages d'André Wénin	235

Avant-propos

Au départ, il y a une invitation du Sarment, un organisme proposant des activités culturelles et des formations dans le domaine de la théologie, de la philosophie et des sciences humaines. La même soirée, dans la ville où ils habitent tous les deux, un psychanalyste et un bibliste devront faire chacun une conférence sur un thème choisi, le tout suivi d'un débat. Ils relèvent le défi. Le premier parce qu'il est intéressé à la capacité des textes fondateurs de notre culture à dire la spécificité de l'humain, le second parce qu'il est convaincu que la psychanalyse développe une approche de l'être humain qui n'est pas étrangère aux textes qu'il travaille.

Pendant plusieurs années, au printemps, ils ont donc proposé leurs réflexions à un public attentif avant de se prêter au jeu du dialogue. Loi, justice, féminin, violence, parole, autorité, transmission...

DES LOIS POUR ÊTRE HUMAIN

Après avoir visité ensemble ces quelques sujets essentiels, ils se sont dit que cela pourrait donner lieu à une publication susceptible d'intéresser ceux que préoccupent la question de l'humain et les évolutions récentes de notre société. Sans souci d'exhaustivité. Mais avec l'ambition de livrer leurs réflexions croisées pour donner à penser, à partir de la *Genèse* et de ses récits, et à partir d'un certain nombre de concepts de la psychanalyse freudolacanienne.

Ils ont alors repris leurs dialogues pour donner naissance à ce petit livre, avec l'espoir que leurs entretiens pourraient nourrir la réflexion d'un public plus large...

Ils inaugurent ainsi la collection des entretiens Humus.

Introduction

JEAN-PIERRE LEBRUN : Cela fait plusieurs années que nous avons l'occasion de confronter nos points de vue respectifs de psychanalyste et de bibliste, et que nous avons été, en général, heureusement étonnés, voire surpris, de la congruence de nos points de vue... Du moment que, évidemment, le texte biblique – en particulier la *Genèse* que vous évoquez surtout – ne soit pas considéré comme un texte auquel il faut croire comme tel, mais bien plutôt comme un récit mythique. Autrement dit, comme une épopée dans laquelle sont mises en scène les lois de l'humanisation. Dans la seule émission télévisuelle qu'il ait concédée, le psychanalyste Jacques Lacan avance que le mythe, c'est « la forme épique de la structure ». Autrement dit, c'est présenter sous la forme d'un grand récit,

d'une grande histoire, ce qui est de l'ordre de la structure, à savoir ce que la psychanalyse – à la suite de Freud – a dégagé comme traits spécifiques de l'appareil psychique humain. C'est donc au titre de sa portée anthropologique que le texte biblique reste tout à fait important et, comme vous le faites apparaître, éminemment actuel. Il serait donc regrettable de laisser échapper la signification humaine de ce texte, signification si volontiers reconnue aux mythes de la Grèce antique ou d'ailleurs, d'autant plus que notre époque traverse la période d'incertitude que nous lui connaissons.

ANDRÉ WÉNIN : Je partage votre avis sur la convergence entre nous concernant les approches des grandes questions humaines, vous comme analyste, moi comme bibliste. La Bible offre en effet de grands récits, qui ont structuré l'être humain ou qui reflètent sa structuration – je ne sais pas très bien dans quel sens il faut le dire –, ne serait-ce que par l'imaginaire qu'ils proposent. Car le message proprement religieux n'est peut-être pas l'essentiel de ce que la Bible – le Premier Testament, en tout cas – peut nous dire. D'ailleurs, il est assez frappant de voir qu'aujourd'hui, dans un certain nombre de milieux non religieux, on retourne vers ce texte-là – en parti-

INTRODUCTION

culier la *Genèse* – comme vers une sorte de récit fondateur qui permet justement de réfléchir à ce qui fait un être humain. Un texte mythique, en quelque sorte.

J.-P. L. : Vous parlez de religieux, je ne sais pas si le mot ici convient. N'est-il pas plus juste de parler en l'occurrence de foi ou de croyance ? Ce sont davantage celles-ci qu'il s'agit de mettre en suspens parce que le terme « religieux » a une connotation particulière. La religion véhicule d'emblée avec elle toute une dimension de lien social dans la mesure où le phénomène religieux était – et est toujours dans certaines sphères, d'où d'ailleurs le fait que certains parlent de retour du religieux – étroitement lié à l'organisation de la vie collective. Celle-ci s'est mise en place pendant des siècles en corrélation avec le religieux et ce n'est que très récemment, en Occident et dans les pays les plus touchés par les développements de la modernité, que ce lien s'est dénoué.

A. W. : Vous avez raison, c'est davantage la croyance que la religion qui détermine la position que le lecteur adopte par rapport au texte. Parce que la religion est globalement une façon d'articuler la vie collective avec une dimension qui échappe radicalement à l'emprise humaine,

même si on peut la nommer de différentes manières. La croyance, ou la foi, relève déjà d'une prise de position interprétative, que l'on peut adopter ou non.

J.-P. L. : Nous sommes là d'emblée sur une question cruciale car ce qui *échappe radicalement*, la psychanalyse, en tout cas lacanienne, va le reprendre sous la notion de *réel*, c'est-à-dire de ce qui est impossible à dire, ce qui, du fait de la parole, du fait que nous sommes des êtres parlants, est à jamais inaccessible. La parole n'arrivera jamais à tout dire, puisque la Vérité, comme Lacan l'a écrit, nous ne pouvons jamais que la mi-dire, que la dire à moitié. Et il ne s'agit pas d'une impuissance, d'un avatar que nous pourrions arriver à dépasser ; il s'agit d'un vice de structure, d'une impossibilité, d'une caractéristique irréductible qui tient au fait que nous sommes les seuls animaux qui parlons, des parlêtres, comme aimait à le dire Lacan. Selon des manières certes différentes, le texte biblique et la psychanalyse donnent à entendre que le monde humain ne peut être pensé qu'en devant laisser sa place à *ce qui échappe radicalement*. C'est un point de convergence que nous avons très vite mis en évidence.

INTRODUCTION

A. W. : Quand je suis amené à devoir expliquer ce que figure Dieu dans le discours biblique, l'approximation à mes yeux la plus juste, c'est précisément celle-là. Ce « Dieu » représente un je ne sais quoi qui *échappe radicalement* aux prises de l'humain et qui permet à l'humain d'être ce qu'il est collectivement et individuellement. Au tout début de la *Genèse* – c'est ainsi que l'évangile de Jean l'interprète –, on lit qu'au commencement était la parole. Mais d'où vient la parole ? D'où vient le langage ? Et la Bible nous répond : de Dieu, c'est-à-dire précisément de ce qui est hors prise.

J.-P.L. : Donc le texte biblique figure, représente, « visibilise » – et il faut mettre ceci entre guillemets puisque dans la religion israélite, il y a un interdit sur le fait de représenter Dieu de manière visible –, l'existence de quelque chose qui échappe.

A. W. : En fait, pour dire cela, la *Genèse* épouse le langage du mythe, pour en revenir à ce dont nous parlions au début. En effet, le langage du mythe, justement, se donne des images, des représentations pour pouvoir raconter l'impensable ou l'invisible. Du reste, dans le judaïsme, non seulement Dieu doit rester invisible ou irre-

présentable, comme vous dites, mais même son nom est imprononçable. Il a donc bien un nom qu'il s'est donné lui-même, dit le livre de l'*Exode*. Mais c'est un nom dans lequel s'inscrit le fait même qu'il échappe radicalement.

J.-P. L. : Ce point est vraiment ombilical puisqu'il s'agit de nommer l'innommable, c'est-à-dire de lui donner un nom, ce qui suppose de le reconnaître à sa place, et en même temps de le laisser comme innommable, car ce nom qui peut lui être donné, n'en vient pas à bout.

A. W. : C'est volontairement que vous dites ombilical ?

J.-P. L. : Cela m'a fait penser à ce que Freud dit de l'ombilic du rêve. Ce point de racine du rêve en deçà duquel on ne peut aller, cette marque, telle la cicatrice de l'avènement du sujet que l'on retrouve à titre individuel chez le rêveur, mais que l'on retrouvera aussi dans le collectif, car il y aura toujours un point décrit comme l'origine, comme par exemple l'omphalos de Delphes¹.

A. W. : Justement, l'ombilic, c'est la marque d'une sorte de deuil, d'une séparation radicale d'avec une

1. Pierre blanche que les habitants de Delphes considéraient comme se trouvant au centre de la terre.

INTRODUCTION

fusion qui ne pourra jamais être retrouvée. Le Dieu biblique signifiant cette coupure-là, il est pour ainsi dire « ombilical ». Il est comme le souvenir d'une coupure, d'une séparation.

J.-P. L. : Ce que vous avancez me parle évidemment, car ce que les psychanalystes mettent en évidence chez tout sujet, c'est justement cette coupure fondatrice. Bien que dans l'après-coup, nous restions toujours dans l'ignorance de ce qui l'a réalisée. Mais il n'y a pas d'en deçà. Il faut même d'emblée concevoir qu'avant cette coupure, il n'y a pas de sujet. Il y a donc bien, pour le psychanalyste, une séparation inaugurale, en quelque sorte. Mais un inaugural qui n'a pas d'avant, qui n'a pas non plus d'acteur mais qui, en revanche, est un effet de ce que l'on appelle la structure, c'est-à-dire la structure du langage.

A. W. : Cela me fait penser à ce que les juifs disent du début de la *Genèse*. Le texte hébreu de ce livre débute avec la lettre *beth*, la deuxième de l'alphabet, dont la valeur chiffrée est de 2. Ainsi, le monde que nous connaissons se situe radicalement dans le deux, c'est-à-dire dans une réalité qui est déjà marquée par une séparation. Ce qu'il y a avant, le Un (la lettre *aleph*), on ne peut pas le dire. L'unique qui fonde échappe, il est indi-

cible, irreprésentable, hors de prise. La forme de cette lettre *beth* donne également à penser. Comme l'hébreu s'écrit de droite à gauche, la lettre ne s'ouvre que vers la suite du texte. Ce qui fait dire aux anciens commentateurs juifs qu'on ne peut pas voir ce qu'il y a au-dessus, ni ce qu'il y a derrière, ni ce qu'il y a en dessous. On ne peut appréhender que ce qui vient après et qui décrit notre monde : un monde marqué par le deux, la séparation.

J.-P. L. : Ce que vous venez de dire est très intéressant parce que l'idée qui, pour moi, va de pair avec cela, c'est qu'au fond le Bien, avec un grand B, n'existe pas, qu'il n'a pas de substance, qu'il est sans essence, mais qu'en revanche cette séparation est quelque chose à quoi chaque être humain doit se faire, qu'il doit assimiler, intérioriser. Bien sûr, le sujet va se donner des idéaux, il va mettre des valeurs à la place du Bien, mais ce sera toujours ce qu'il construira à partir du fait que le Bien n'existe pas. C'est d'ailleurs un des tours de force de Freud que d'avoir supposé, supputé que ce Bien inatteignable était pour chacun d'entre nous rencontré, métaphorisé par la mère. La loi de l'interdiction de l'inceste équivaut donc à la mise en place de cette inaccessibilité. Au fond, c'est la mère qui, pour chaque enfant,

INTRODUCTION

chaque futur sujet, est à la place de ce Bien dont il est nécessaire de se séparer, qu'il faut perdre. Il est très intéressant de constater – et c'est sans doute pour cela que nous avons trouvé intérêt à notre confrontation – qu'aujourd'hui nommer cette perte inaugurale peut se faire de deux façons : soit en supposant un responsable, un acteur, comme l'a fait Freud en désignant à cette place le père ; soit en se contentant de nommer un processus, comme l'a fait Lacan en repérant cette perte d'être comme effet du langage. Autrement dit, il n'y aurait pas, dans cette seconde hypothèse, nécessité d'un personnage à l'origine de la perte, mais en revanche, un processus incontournable qui suppose un représentant : cela doit avoir lieu pour qu'il y ait séparation possible. Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'une langue maternelle ? Au-delà du fait que nous désignons par là le plus souvent la première langue parlée, c'est aussi en ce cas la langue dans laquelle nous avons consenti à faire ce travail psychique d'accepter de perdre la mère. La langue maternelle, c'est la langue dans laquelle nous avons perdu maman ! C'est la langue dans laquelle s'est perdu le babil, parce que le bébé a fini par accepter les contraintes d'une langue. Mais ce qu'il faut repérer, c'est que selon qu'on choisit la version

de l'acteur responsable ou celle du processus responsable, on se trouve soit du côté religieux, soit du côté de la psychanalyse. Occasion d'entendre que Freud, avec l'importance qu'il donnait au père, n'était encore qu'à mi-chemin.

A. W. : Ce que nos expériences de paroles parallèles et convergentes m'ont appris, c'est qu'au fond deux langages différents – le langage de type mythique, celui de la Bible, et le langage de type scientifique, celui de la psychanalyse – tentent de dire la même chose. Je ne veux pas réduire la psychanalyse à ce que la Bible peut dire, ni vice versa, mais il y a véritablement une convergence. Un certain nombre de thématiques, ou plutôt de questions de l'existence humaine sont soulevées par les deux discours, dans leur langue propre ; des points cruciaux de l'existence sont abordés non pas de manière identique, mais analogue, qui sont « mis en musique » dans chacun des deux langages.

J.-P. L. : Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites là, mais j'ajouterais un point supplémentaire : si nous pouvons leur donner des significations différentes sans être antagonistes, c'est parce que vous avez une lecture du texte biblique qui autorise la distance, fût-ce momentanément

INTRODUCTION

et quitte à laisser après à chacun le droit d'en tirer ses propres conclusions. C'est parce que vous lisez le texte comme un mythe qui ne fait pas coller la lecture de la Bible à la nécessité de croire, que je peux, comme psychanalyste, y trouver mon compte, tout en sachant bien sûr que nous sommes à des moments très différents dans l'histoire de l'humanité.

Le temps de la Bible est celui où, *via* l'Imaginaire et le mythe, on rendait compte de ce trajet de l'humanisation ; le temps de la psychanalyse est précisément celui de la science. C'est scientifiquement qu'il s'agit de rendre compte de ce qu'exige l'humanisation. Je dois d'ailleurs mettre des nuances, et non des moindres, en rapprochant la psychanalyse de la science. Car s'il est certain que la psychanalyse ne pouvait émerger que dans un contexte où la science avait une certaine importance – en l'occurrence Vienne 1900 –, ce n'est pas pour autant qu'on puisse simplement dire que la psychanalyse est scientifique. Lacan dit qu'elle *fait cortège à la science*. Elle lui fait cortège avec la charge de lui rappeler ce qu'elle a spontanément tendance à oublier. Le scientifique, en tout cas un certain scientifique, pourrait en effet très bien en arriver à oublier la dimension de *ce qui échappe radica-*

lement. Pour aller vite, c'est ce qu'on a coutume d'appeler le scientisme. Si donc la psychanalyse est du côté de la science, elle insiste dans le même mouvement sur la présence de ce qui échappe. À ce titre-là, elle ne peut être dite du côté de la science qu'à la condition qu'il s'agisse d'une science qui prenne en compte le réel. Or la science a ceci de particulier qu'elle en arrive très vite à oublier qu'elle parle, qu'elle est construite dans la parole, et donc qu'elle est – et reste – en dette à l'égard de la parole. Alors elle ne fait plus que communiquer et elle ne donne plus sa place à ce qui échappe précisément. Cela n'est pas la position du vrai scientifique qui, lui, même s'il arrive à réussir des avancées, sait pertinemment que ses connaissances n'épuisent pas le réel. Mais l'idée plus courante que l'on se fait de la science, c'est qu'elle arrive, en tout cas arrivera à saisir ce qui échappe. Dans ce cas, la science oublie qu'elle est dans le langage, et que, de ce fait, elle est elle-même soumise à la perte. C'est cet oubli qu'on appelle le scientisme.

Il reste donc deux moments très différents dans l'Histoire : celui du texte biblique qui met en images, qui imaginarise – dans le sens positif du terme – cette perte et qui en rend compte *via* un acteur – en l'occurrence Dieu – ; et celui de la